

Vénus noire
Bête de scène
Vénus noire — France 2010, 160 minutes

Pamela Messi

Numéro 269, novembre–décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Messi, P. (2010). Compte rendu de [Vénus noire : bête de scène / *Vénus noire* — France 2010, 160 minutes]. *Séquences*, (269), 33–33.

Vénus noire

Bête de scène

Pour son premier long métrage en costumes, le Français Abdellatif Kechiche a choisi de rappeler au monde l'histoire de Saartje Bartman, jeune Sud-Africaine callipyge exilée en Europe pour y devenir artiste et exhibée comme un monstre jusqu'à sa mort en 1815. Indispensable et puissant, tout en clair-obscur moralement et sans concession pour le spectateur, le film repose sur les épaules d'une actrice débutante et sublime, Yahima Torres, dont le charisme crève l'écran.

PAMELA MESSI

En France, on se souvenait, au mieux, de son surnom : la «Vénus hottentote», cette jeune sud-africaine callipyge exhibée en Europe comme un monstre de foire et dont l'Académie des sciences, déçue de n'avoir pas pu observer plus tôt ses organes génitaux hypertrophiés, disséqua la dépouille immédiatement après sa mort en 1815, avant de confier ce qu'il en restait au musée de l'Homme de Paris qui l'exposa jusqu'en 1976. Son véritable patronyme était, lui, tombé dans l'oubli : Sarah «Saartje» Bartman.

En filmant **Vénus noire**, Abdellatif Kechiche s'est imposé un devoir de mémoire qu'il transmet utilement mais douloureusement au spectateur. On savait le réalisateur taradé par la question des contours et des différentes expressions de l'identité française, explorés dans ce qui constitue, avec du recul, une véritable trilogie naturaliste : **La Faute à Voltaire**, **L'Esquive**, **La graine et le mulet**. Avec **Vénus noire**, son premier long métrage historique et en costumes, Kechiche engage son récit et ses peintures de l'exclusion sociale hors des frontières de l'Hexagone. Il pousse aussi beaucoup plus loin sa «méthode» : tourner au numérique des images en apparence dépouillées (le «décorum» historique ne l'intéresse pas), y compris sur le plan sonore, mais étudiées au millimètre près ; prendre tout le temps qu'il juge nécessaire pour montrer ce qu'il a à dire.

Vénus noire est donc un film long (2h40), éprouvant et sans concession pour le spectateur. Il s'ouvre dans l'amphithéâtre d'une faculté des sciences, en 1817. Devant un auditoire bouche bée, l'anatomiste Georges Cuvier commente avec passion les conclusions de son étude de la Vénus morte : «Je n'ai jamais vu de tête humaine plus semblable à celle des singes.» Flashback, sept ans plus tôt. Nous sommes à Londres où Caezar (Andre Jakobs), dompteur, star d'une foire aux monstres, invite un public de gueux à tripoter sa «sauvage apprivoisée». Puis à Paris, où Réaux (Olivier Gourmet) propose aux riches libertins de chevaucher une Bochimane pour pimenter leurs soirées mondaines. Puis dans un bordel «au choix» où le client est roi. Puis sur le trottoir où finira Sarah (Yahima Torres, une révélation). Retour à l'université : Sarah n'est plus. Cuvier se livre sur son cadavre à une véritable boucherie, tandis que dans la pièce à côté, l'artiste Jean-Baptiste Berré sculpte et peint amoureuxment le corps de la jeune femme. Rideau.

La vie de Sarah fut une succession de viols et d'humiliations. Le film de Kechiche enchaîne ces séquences qu'il étire jusqu'aux limites du supportable et c'est cette répétition froide qui provoque la souffrance. La science, le cirque, la bonne société parisienne... Tout est spectacle. Le public change, mais se ressemble : qu'ils endossent



Une distance salvatrice

le costume du savant, les jupons d'une bourgeoise ou les guenilles d'un pouilleux, tous portent le même regard déshumanisé. Le même que l'on retrouve au 21^e siècle dans **La graine et le mulet** lors de cette longue, douloureuse et sublime danse du ventre qu'offre Rym (Hafsia Herzi) aux notables sétois.

Kechiche use du champ-contrechamp pour présenter un monde coupé en deux : d'un côté, les voyeurs surexcités face à l'inconnu(e) ; de l'autre, l'objet de leurs peurs et de leurs désirs, mutique et renfermée sur sa solitude. L'artiste qui la croque à l'aquarelle lors d'un pique-nique improvisé dans les jardins du Muséum (unique moment de répit) semble le seul capable de ressentir ce que Vénus inspire : l'admiration et le respect. Jamais, pourtant, le point de vue du spectateur (du film) n'est assimilé à celui du public de Vénus : paradoxalement, le recours aux gros, voire aux très gros plans (sur les visages de Saartje, de la foule) impose une distance salvatrice. Dans sa construction du personnage, Kechiche a également choisi le clair-obscur, enveloppant Vénus d'une part de mystère volontairement dérangeante : face à la justice qui souhaite la «libérer» de Caezar, elle refuse de se voir en victime et se dit «partenaire» du bourreau. Qui tente-t-elle de convaincre ? Elle-même ou tous les autres ? Kechiche ne tranche pas. Son ton est juste parce qu'il prend acte mais jamais parti. Étonnant donc, qu'il ait jugé utile d'intégrer dans son générique final les images d'archives du retour au pays de Saartje (la France et l'Afrique du Sud se sont écharpées pendant presque dix ans avant que Paris n'accepte de restituer le corps à la ville du Cap en 2002). **Vénus noire** est un film puissant justement parce qu'il ne se mêle pas de politique, simplement de cinéma. **S**

■ France 2010, 160 minutes — **Réal.** : Abdellatif Kechiche — **Scén.** : Abdellatif Kechiche — **Images** : Lubomir Bakchev, Sofian el Fani — **Mont.** : Camille Toubkis, Ghalya Lacroix, Laurent Rouan, Albertine Lastera — **Mus.** : Slaheddine Kechiche — **Son** : Nicolas Waschkowski, Jean-Paul Hurier — **Dir. art.** : — **Cost.** : — **Int.** : Yahima Torres (Saartje Baartman), Olivier Gourmet (Réaux), Andre Jakobs (Caezar), Elina Löwensohn (Jeanne) — **Prod.** : Marin Karmitz, Nathanaël Karmitz, Charles Gillibert.